

<https://www.elcorreo.eu.org/POUR-UN-RETOUR-A-LA-PENSEE-Philosophie-pour-les-desobeissants-de-Tomas-Balmaceda-de-Tomas-Balmaceda>

« POUR UN RETOUR A LA PENSEE.Philosophie pour les désobéissants » de Tomás Balmaceda »

- Livres -
Date de mise en ligne : vendredi 6 septembre 2024

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

« Nous pensions que les réseaux constituaient un renforcement de la démocratie et aujourd'hui nous les considérons comme un facteur qui l'affaiblit ». Les polarisations dans la sphère numérique, les rapports entre technologie et liens, les mutations du monde du travail et la manière dont la mort et le deuil sont actuellement abordés sont quelques-unes des questions que le philosophe argentin aborde dans son tout nouveau livre ».



« Le moment est venu de désobéir. Nous vivons dans un monde de plus en plus chaotique et violent, mais qui nous apaise avec des stimuli pour nous divertir et des stratégies pour échapper à la réalité. Notre existence est insatisfait même si nous sommes au milieu de l'abondance, une vie solitaire même lorsque la technologie a éliminé toutes les frontières et nos journées nous semblent vides même quand il n'a jamais été aussi facile d'accéder au divertissement », propose-t-il dès les premières lignes. Envie de s'arrêter et de revenir sur ses pas, envie de bousculer des formules uniques, dans son nouveau livre [Volver a pensar. Filosofía para desobedientes](#) (Galerna, 2024), le philosophe argentin [Tomás Balmaceda](#) envisage de réfléchir aux questions qui le préoccupent depuis longtemps à travers un nouveau prisme : celui de la désobéissance.

Le point de départ, dit-il, était une sorte de mal-être. Une tension entre ce que devrait être la vie des gens (« à un certain âge il fallait étudier, à un certain âge il fallait se marier, à un certain âge il fallait avoir son premier emploi ou son premier enfant », dit-il) et ce qui était arrivé à lui et à ses proches (« il y a un modèle qui a été détruit, qui a disparu à jamais », assure-t-il).

Séparé en trois domaines bien définis, le philosophe expose dans l'ouvrage une série de lectures et de notions inédites, toujours avec un regard tourné vers la technologie, qui est l'un des piliers sur lesquels il fonde ses travaux, autour des liens, du travail et de la conception de la mort.

Dans la première partie du livre on peut vous voir un peu déçu du présent. Il y a un Tomás, si vous voulez, moins optimiste qu'à d'autres époques. Pensez-vous que cela est dû au fait que la technologie a fait irruption sous des formes inattendues ? Sommes-nous plus agressifs ?

– Je commence le livre en disant que le monde est devenu dangereux. Et je le qualifie de dangereux parce que je n'ai pas nécessairement l'impression que nous vivons une époque sans précédent. Toutes les générations pensent que l'époque dans laquelle nous vivons est une époque de changement et une époque complètement différente de la précédente. J'ai essayé de m'en distancier. Mais peut-être que ce qui me frappe le plus dans l'époque dans laquelle nous vivons est en relation avec une tendance anti-intellectualiste qui existe. Quand j'étais enfant et, plus tard, quand j'ai étudié la philosophie et que j'ai ensuite commencé à travailler dans différents domaines académiques, l'idée de penser, l'idée de se former, l'idée de pouvoir citer un auteur, l'idée même de pouvoir écrire dans le cadre d'une tradition de pensée était sans doute quelque chose de souhaitable ou du moins respectable. Les gens n'avaient pas à y dire. Et aujourd'hui, je vois cela complètement détruit. Je le remarque dans mes cours, car je suis enseignant. Et je le vois complètement détruit également dans le débat public, aussi bien sur les réseaux sociaux que sur une table basse.

Je pense que s'est installée l'idée qu'étudier ou prendre le temps de penser à quelque chose, de réfléchir, d'avoir des outils intellectuels, c'est mal ou cela ne sert à rien. Et cela me semble très dangereux. Je pense qu'il y a aussi un esprit général dans la société où l'on estime que ceux qui viennent davantage du monde des idées et veulent penser sont paresseux ou entretenus. C'est une idée qui a toujours pesé lourdement sur la philosophie au fil du temps, mais maintenant je la vois plus marquée. Il y a ce préjugé selon lequel c'est une activité oisive et que l'on peut l'exercer parce qu'on a le ventre plein ou parce que l'Etat nous soutient. Ou parce que tes parents te soutiennent. Il y a quelque chose qui m'inquiète vraiment parce que la philosophie qui m'intéresse le plus est celle qui ordonne la pensée, celle qui permet de mieux raisonner, de mieux argumenter. Je ne pense pas qu'il y ait un champ fertile pour cela aujourd'hui, donc il me semble qu'il faut le reconquérir. Je pense que s'est installée cette idée qu'étudier ou prendre le temps de réfléchir à quelque chose, de réfléchir, d'avoir des outils intellectuels, c'est mal ou ne sert à rien. Et cela me semble très dangereux.

En ce sens, vous marquez différentes temporalités ou moments des réseaux. Et vous soulignez qu'à un moment donné, une certaine place publique ou débat était intéressant dans des endroits comme Twitter [X]. Pourquoi pensez-vous que ce panorama a changé ? Tout s'est-il radicalisé en très peu de temps ?

– Le livre est beaucoup à la première personne, même à mon grand regret, car ce n'est pas ce que j'aime le plus, mais il m'a semblé important de transmettre aussi comment je vis certains problèmes pour être authentique. J'essaie donc aussi d'exposer les contradictions avec lesquelles je vis et avec lesquelles je me bats. En ce sens, ce qui m'arrive, c'est que, même si je me suis consacré à la philosophie analytique, de façon académique un domaine souvent très aride, grâce aux réseaux sociaux et au web 2.0, j'ai trouvé un espace pour parler. Un espace peut-être plus grand que ceux dont disposent certains de mes collègues. J'essaie de reconnaître qu'une partie de mon parcours professionnel aurait été impossible sans ce premier web.

Ce premier web et ces réseaux sociaux dont nous pensions qu'ils avaient la possibilité, le potentiel, de consolider la démocratie. Pour la faire plus grande. Si l'on considère la démocratie en termes délibératifs, cette première étape semble être un monde presque idéal : cette idée selon laquelle n'importe qui peut s'exprimer, ou peut potentiellement être lu par n'importe qui d'autre, peut donner lieu à des conversations et des discussions riches. À l'époque et dans ma génération, beaucoup d'entre nous croyaient que les réseaux contribuaient à renforcer la démocratie, mais aujourd'hui nous les considérons comme un facteur qui l'affaiblit. Pourquoi ? Parce qu'ils promeuvent les discours de haine. Parce qu'ils sont construits selon une logique algorithmique : je vous montre des choses qui vous ressemblent ou je vous montre des choses qui, je pense, vous plairont. C'est ainsi que l'on se retrouve dans ces chambres d'écho, ou chambres de l'ego. De même, les discours désinformateurs, ce qu'on appelle parfois les *fake news*, sont à l'ordre du jour.

Je pense que ce processus entre un moment et l'autre a été très rapide. Il n'y a peut-être pas une seule explication à ce qui se passe. Oui, je sens, et je regrette de devoir le dire en 2024 car cela semble être un gros mot, qu'il y a une absence d'État, une absence de politiques avec lesquelles les différents États du monde peuvent effectivement mettre un terme aux entreprises derrière les réseaux. Tout ce qui se passe sur Internet est distribué entre très peu

de mains. On l'oublie souvent. Et ces quelques mains se battent généralement pour faire avancer cette idée d'autorégulation.

Je pense qu'à l'exception d'Elon Musk, qui représente vraiment un autre type de point de vue avec X où il croit réellement qu'aucune régulation n'est nécessaire, et il l'a dit de nombreuses fois, tous visent l'autorégulation face à la régulation étatique. C'est un débat très compliqué, mais je pense qu'une réponse possible ou un début de réponse quant à la raison pour laquelle cela s'est produit en si peu de temps a peut-être à voir avec le fait que nous laissons agir ces entreprises, dont les objectifs sont très éloignés du souhait de consolider les démocraties. Leurs objectifs sont liés à une plus grande rentabilité et à la recherche de nouvelles façons de rester dans un espace commercial en constante transformation.

Dans une partie du livre, vous soulignez qu'avec les réseaux, nous sommes de plus en plus influencés par l'idée de vouloir cultiver ce que vous appelez des « expériences sympathiques ». Je me demande où sont la poule et l'œuf dans ce cas, vivons-nous pour « liker », « likons » nous pour vivre ?

– Je crois que l'un des changements technologiques fondamentaux que nous avons connus est l'appareil photo caméra du téléphone portable. Ceux d'entre nous qui ont plus de 40 ans se souviennent peut-être beaucoup de la photographie avec un photographe qui était derrière l'appareil photo et tout ce qui s'est passé était ce que vous avez vu dans cet œil d'un tiers. Aujourd'hui lorsque vous consultez, ce que les vendeurs vous disent, c'est que, que ce soit du haut de gamme ou du bas de gamme, ce que les gens demandent le plus lors de l'achat concerne l'appareil photo caméra. Souvent, c'est aussi le téléphone qui dispose de la meilleure technologie. Le *selfie* est très important maintenant, cette idée de « *Je veux me montrer en train de faire ça* ».

D'une certaine manière, je pense que cela a rapidement transformé notre notion de ce qui était intime, de ce qui était privé. C'est un concept en constante évolution. Peut-être que les plus jeunes l'acceptent beaucoup plus, pour ceux d'entre nous de plus de 40 ans, la caméra génère encore un peu d'inconfort ou d'insécurité. Je pense que ce changement dans notre notion de vie privée est très profond et qu'il implique, d'une part, de rendre transparente à la surveillance, phénomène également nouveau. Jusqu'à il y a quinze ou vingt ans, la surveillance était assurée par l'État et c'était une surveillance à laquelle on résistait ou qu'on cherchait à déjouer, ce qui était du bon sens. Vous n'avez pas dit où vous alliez en vacances ou vous n'avez pas donné de détails sur les personnes pour qui vous avez voté, au-delà de votre entourage. Ou aussi cette notion de ne pas connaître les maisons de personnes qui ne sont ni ma famille ni mes amis.

Aujourd'hui cela a changé, aujourd'hui je connais la maison de [Pampita](#). Et je connais les maisons de beaucoup de personnes non connues parce qu'elles les racontent et les montrent sur leurs réseaux. Il y a donc cette transformation, d'une surveillance qui était auparavant assurée uniquement par l'État à ce qui se passe aujourd'hui, où la surveillance vient de l'État et aussi des grandes entreprises. Parce que ce sont ces entreprises qui possèdent aussi nos données. Et quelque chose d'autre s'ajoute : une surveillance qui est également nouvelle car il s'agit d'une surveillance *peer-to-peer*. Nous sommes sur les réseaux sociaux, les gens peuvent signaler un *tweet*, ils peuvent rapporter une histoire, ils peuvent lancer une campagne contre nous. Ils peuvent se réunir et dire « faisons taire cela » ou « essayons de réduire cela ». Dans le même temps, une surveillance qui s'est développée ces derniers mois est la surveillance automatisée. C'est-à-dire celui qui fonctionne sur la base d'algorithmes qui, lorsqu'ils détectent qu'il y a un sein de femme, par exemple, limitent automatiquement la portée de cette image ou la suppriment directement.

Je voulais vous interroger sur cette « crise de solitude » que vous décrivez. Pourquoi pensez-vous qu'en tant que société, nous avons construit cela jusqu'à ce que nous arrivions à ce point ?

– Pour moi, la solitude est le thème du 21^{ème} siècle. Je le vois chez mes amis, je le vois chez mes collègues. Je pense que d'une manière ou d'une autre, nous avons perdu une certaine notion du collectif. Evidemment la technologie nous traverse aussi à ce stade et il est difficile de différencier certaines choses. Si l'on doit penser aux événements récents pour lesquels on peut dire « eh bien, nous avons tous vécu cela ensemble », ils sont peu

nombreux. Peut-être la Coupe du Monde ou les Jeux Olympiques il y a quelques jours. J'ai l'impression que lorsque nous étions enfants, il y avait beaucoup plus d'événements mondiaux. Ils étaient tous simples comme, par exemple, *Grande Pa* ou les prix Martin Fierro, ou les Oscars. Ce type d'événements simultanés n'existe plus, nous devenons des compartiments. Même le fait de regarder des séries, sinon, qu'est-ce c'est si ce n'est la culture *du spoiler* ? C'est la culture du « Je vais regarder la série quand je veux, alors ne me dis rien parce que je ne vais pas la vivre comme un phénomène mondial ». Beaucoup de choses nous ont conduites à une certaine individualité. Dans la société argentine d'aujourd'hui, cela se voit, par exemple, dans la nouvelle culture des animaux de compagnie. On les considère comme des tels. Avant, peut-être qu'un animal de compagnie n'avait pas d'habitudes coûteuses en matière d'alimentation, de dressage ou de jouets.

Tout cela a été construit parce que l'animal de compagnie est la nouvelle compagnie que nous avons parce que nous n'avons pas de compagnie humaine. Et il me semble que cela pose des problèmes. Cela entraîne des problèmes de santé mentale. Cela entraîne des problèmes de santé traditionnels. Quelque chose qui, en parallèle, met à rude épreuve le système de santé, met à rude épreuve les États. Cela présente des défis même en termes de population. Même avec la nouvelle longévité, nous n'avons pas en Argentine une population suffisante pour pouvoir remplacer ceux d'entre nous qui meurent lentement. Je ne sais pas s'il existe des politiques publiques en Argentine qui observent ce problème, qui peuvent le voir. Qu'est-ce que cela signifie que dans la ville de Buenos Aires il y a plus de chiens que d'enfants ? Que se passe-t-il dans la ville de Buenos Aires pour qu'il y ait autant de personnes qui vivent seules dans des appartements ou des logements qui n'ont peut-être pas nécessairement été conçus pour une seule personne ? Tout cela est pour moi un très gros sujet et cela nous éloigne de la manière traditionnelle que nous avons. Nous avons toujours pensé que notre espèce était une espèce sociale, n'est-ce pas ?

Dans le chapitre consacré au travail, vous faites référence à l'idée du *workisme* comme à une sorte de nouvelle religion. En quoi cela consiste-t-il et pourquoi dites-vous que cela nous amène à vivre un recul dans notre rapport au travail ?

– La notion de *workisme* vient de [Derek Thompson](#), un journaliste américain qui m'a éclairé. En fait, cela m'a beaucoup aidé l'année dernière à comprendre ma propre vie et les espaces où je me trouve également. Historiquement, les hommes et les femmes ont placé la religion au centre de leur vie. Dans quelles conditions ? Eh bien, la religion était quelque chose qui nous donnait un sens. Cela nous a donné une communauté. Cela nous a aussi donné une identité. Nous sommes aujourd'hui dans une réalité totalement laïque, mais ce qui finit par nous donner du sens, c'est le travail qui prend de plus en plus de temps dans nos vies. Ce qui finit par être de plus en plus ingrat en termes d'argent et de repos. Qui semble avoir pour paradigme la *Silicon Valley*, cette idée de jeunes hommes qui abandonnent tout parce qu'ils restent éveillés jusqu'à quatre heures du matin à boire du café et à résoudre un problème qui fait d'eux des millionnaires. Et qu'est-ce que ça cache ? Eh bien, cela cache le fait que ces gens peuvent le faire parce qu'il y a quelqu'un qui prend soin de leur famille, quelqu'un qui prend soin d'eux. Il s'agit souvent de femmes qui, en agissant ainsi, nuisent à leur santé. Cela n'arrive généralement pas à beaucoup de gens aujourd'hui : vous vous présentez à quelqu'un et vous voulez parler de vous dans un bar, lors d'une soirée, dans un endroit où il ne vous connaît pas et la première chose que vous dites est ce que vous faites, quel est votre travail. Plus que qui vous êtes. Et cela nous semble naturel aujourd'hui mais cela n'a pas toujours été naturel. Au fond, je pense que la définition ou l'imposition selon laquelle le travail est digne a fini par nous faire beaucoup de mal.

Revenons un instant à la technologie. Dans un chapitre, vous la présentez comme une sorte de fantasme que beaucoup de gens possèdent. Du type « *les robots vont nous remplacer* ». Comment croyez-vous, en pensant à ces idées désobéissantes, que cette peur de la machine puisse être dissipée ?

– Je crois que lorsqu'il y a un désir de terrifier ou de créer la peur, il y a toujours une motivation derrière cela. Pour moi, c'est intéressant de voir quelle est la motivation. Pour une raison quelconque, on nous amène à penser que mon travail ou certaines de mes tâches vont être automatisés. C'est quelque chose que je vois tous les jours, littéralement, sur *Instagram* : l'algorithme me montre *des bobines* de personnes qui vous disent constamment que nous allons être remplacés et que c'est pourquoi nous devons nous transformer et nous réinventer. Je pense que ce mythe ou cette aspiration à la réinvention doit aussi être repensé, car c'est vraiment quelque chose qui nous fatigue beaucoup. Je ne sais pas si j'ai envie de me réinventer ! C'est vraiment beaucoup d'efforts, j'ai déjà fait tellement de

choses en 43 ans que je dois d'un coup me réinventer. Si c'est mon tour, c'est mon tour, mais je ne veux pas le considérer comme quelque chose qui soit nécessairement un objectif.

Je pense que derrière ces craintes se cache l'idée de quelqu'un pour justifier la précarité de ce que nous avons. Il me sera plus difficile d'aspirer, de chercher ou de me battre pour de meilleures conditions de travail si je pense qu'il y aura éventuellement un serveur quelque part qui fera exactement ce que je fais. Le temps nous montre aussi que l'intelligence artificielle, par exemple, n'est pas présente dans tous les sujets ni dans toutes les métiers que l'on pensait faciles à remplacer. Certains le font malheureusement et je pense que nous devons travailler pour y réfléchir à nouveau. Mais l'alarmisme pour le plaisir me semble être une erreur, tout comme la conception naïve selon laquelle la technologie est bonne simplement parce qu'elle est nouvelle.

Vers la fin de votre essai, vous abordez la mort, un sujet que, comme vous le dites, certains penseurs ont éludé ces dernières années.

– Oui, si l'on réfléchit aux grands thèmes philosophiques, la mort apparaît toujours. Mais lorsqu'il s'agit de passer en revue les penseurs contemporains ou les penseurs du XXe siècle qui ont fortement thématiqué cela, bien sûr, il y a Heidegger ou on peut penser à l'héritage allemand ou français. Mais je crois que la mort n'était pas aussi présente ces derniers temps qu'elle l'était à d'autres moments de l'histoire de la philosophie. Je pense que d'une certaine manière c'est un sujet que nous avons passé sous le tapis. Cette notion de comprendre ce qu'était ou que est ce qui se passe dans la mort. Thématisez cela, ce qui est un problème clairement philosophique car il a de nombreuses réponses. Avec les progrès de la technologie, la bioéthique, par exemple, a commencé à nous poser des questions telles que celle de savoir dans quelle mesure il est logique de maintenir la vie d'un corps. Et je pense que c'est un débat qui sera le prochain grand débat. Pour moi, les deux enjeux philosophiques actuels, mais surtout dans l'immédiat, seront, d'une part, la notion de personne. C'est-à-dire comprendre qui est une personne ou non, en prenant non seulement la personne animale, qui est celle à laquelle on a pensé jusqu'à présent, mais aussi la personne technologique. Par exemple, grâce à de nouveaux appareils, si l'on peut ou non donner à une intelligence artificielle les caractéristiques d'une personne. Et puis, la question du bien mourir. Autrement dit, comment puis-je déterminer mon autonomie au moment de décider quand je veux mourir. Il me semble que c'est un chemin très difficile.

Lorsque je parle à des gens ou lorsque j'aborde ces sujets en dehors de l'université, il y a une résistance et cette résistance est ce qui, je crois, a pu également se produire d'une manière ou d'une autre dans la réflexion philosophique la plus dominante du XXe siècle. Je pense aussi que maintenant, cela change lentement. Il est important de surmonter cette résistance pour pouvoir penser à la dernière partie de notre vie. Une question valable se pose pour beaucoup de gens qui peuvent vivre jusqu'à 80, 90 ans et aujourd'hui nous en avons environ 40. Est-ce que je pense à un mode de vie où je peux avoir 40 années supplémentaires de bien-être matériel pour pouvoir vivre Bien ? Ou est-ce que je pense encore à l'ancienne formule qui dit qu'à 65 ans je peux prendre ma retraite avec le salaire d'un professeur d'université à l'Université de Buenos Aires et pouvoir vivre 20 ou 30 ans de plus ? Bien sûr, cela implique un aspect économique et aussi une question plus personnelle sur les conditions qui me paraissent acceptables dans certaines circonstances. Ma famille sait-elle, mes amis savent-ils ce que je veux en cas d'accident et que je ne peux pas l'exprimer ? Ou si j'ai une maladie invalidante ou paralysante ? Ce sont des conversations difficiles. Ce sont des conversations ennuyeuses, mais je pense que nous devons les avoir.

Vous avez écrit sur des pensées ou des idées désobéissantes. Quelle est votre désobéissance préférée ?

– Pour moi, c'est celle des hommes et femmes âgés. Je pense qu'ils sont confrontés à une vie à laquelle ils ne s'attendaient pas du tout, peut-être avoir 70 ans et plein d'énergie ou avoir 80 ans et avoir de nombreux projets. Ou avoir 90 ans et être toujours en vie ! Je pense qu'il y a là quelque chose de très pertinent auquel il faut réfléchir. À bien des égards, je suis touché par l'érotisme, la sexualité, l'intimité de ces personnes qui vivent souvent avec un naturel absolu, comme il se doit. Et pour nous, qui nous croyons cool, progressistes ou supérieurs, tout cela est une surprise : ce n'est pas qu'après 60 ans vient l'hiver, la sécheresse et tout meurt ? Cette rébellion des vieux qui se sont retrouvés avec une sorte de plus, un bonus à vie auquel ils ne s'attendaient pas, je l'aime parce qu'elle me

surprend.

Agustina Larrea* pour [eldiarioAR](#)

[eldiarioAR](#). Buenos Aires, le 18 août 2024.

***Agustina Larrea** . Journaliste et enseignant depuis 2003. Il a travaillé dans divers médias tels qu'Infobae , Perfil et le *Buenos Aires Herald* , dans les sections Culture, Société et Divertissement. Il a écrit les livres « Qui est la fille. Les muses qui ont inspiré les grandes chansons du rock argentin » (Penguin Random House, 2014) et « Antártida. Histoires méconnues et incroyables du continent blanc » (Ediciones B, 2021) avec Tomás Balmaceda. [@tinalarrea](#)

* **Tomás Balmaceda** est docteur en philosophie de l'Université de Buenos Aires, enseignant et écrivain. Il a fondé le [Groupe pour la philosophie et la technologie de l'intelligence artificielle \(GIFT\)](#). Ses derniers livres sont « *Generación invisible* », co-écrit avec Miriam De Paoli, et « *Cultura de la influencia* », co-écrit avec De Paoli et Juan Marengo. Il enseigne actuellement au premier cycle et aux cycles supérieurs à l'Université de Buenos Aires et à l'Université de San Andrés.

Traduit de l'espagnol pour [El Correo de la Diáspora](#) par : Estelle et Carlos Debiasi

[El Correo de la Diaspora](#). Paris, le 6 septembre 2024.

Cette création par <http://www.elcorreo.eu.org> est mise à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 Unported](#). Basée sur une œuvre de www.elcorreo.eu.org

Post-scriptum :

a